**VAISE, UN PEU LE CARNAGE ! de Gérard VIRY**

1.

Temps de merde. Depuis Massey une pourriture s’est géo-localisée au dessus de ma tête. Je bouge, ça bouge pareil. J’ai son humidité collée aux basques et de sa poisse fondue en guise d’auréole. Voilà une tiare dont je me passerai bien !

Il fait noir et j’arrive. La gare de Vaise, c’est pas Perrache ou Pardieu mais c’est plus discret, y’a moins de risque de tomber sur de la maréchaussée en java de quotas surtout quand on a le sang d’autrui collé aux boutons de manchettes. Là où je vais, rue des Docks, c’est chez Carmina, notre mentor de dans le temps. Elle nous attend et je flippe de devoir lui dire comment j’ai fui, seul, d’abord avec la Twingo puis en sautant dans le Miracle d’un train allant sur Lyon via Vaise.

2.

Carmina, elle vient d’Ault, comme nous. Elle est fille des falaises, du crachin, de la glande et de la liberté alors je me demande comment elle a pu vouloir s’enterrer ici entre le béton d’une gare pour tafeurs et le creux d’une rivière en conserve ?

Mais un matin, pfuitt, elle a dit « ciao, je pars à Lyon » et Juju et moi, on s’est retrouvés comme deux cons. On a bien essayé de reprendre à notre compte ses tournées, de vivre sur son capital antipathie mais ça l’a pas fait ; sans elle, on nous riait au nez. Carmina partie, on nageait dans le rien et on ne vit pas bien du rien des poches des autres.

Alors on a décidé de la rejoindre en faisant financer notre voyage par les prolos en vacances : agités par l’idée du soleil, les caves oublient souvent leurs sacs à l’arrière des tires. Suffit alors, non par vice mais par besoin, de tendre la main pour se faire plaisir.

Etape à Compiègne, jolie ville dotée de jolis parcmètres grâce auxquels Juju et moi, on s’est payés de jolis MacDo noyés sous de jolis litres de bières. Mais quand les flics se sont mis à nous courser rapport au fait qu’on ne réglait pas le ketchup des hamburgers, on a rapido mis les voiles. Re-autoroutes et re-sponsoring jusqu’à Dijon où Juju avait un pote qui faisait dans l’import-export freelance.

Le gars se faisait appeler Bourvil. Un fan-club à lui tout seul ! Ca tournait si bien en boucle dans sa turne qu’au bout d’une heure, je connaissais par cœur une débilité sur les abeilles et un brûlot à la gloire de la confrérie des matelassiers. Et quand il ne gueulait pas à tue-tête qu’il ne se souvenait plus du nom d’un baloche à la con, Bourvil dealait. Et comme on logeait dans son entrepôt, Juju n’a pas résisté à l’appel brillant de deux Beretta 92.

- Avec ça, on est comme dans Matrix, invincibles.

J’ai tiqué, j’ai vu les emmerdes poindre.

3

Vaise donc. En sortant de la gare, j’ai repéré la rue des Docks sur le plan : à gauche puis tout droit. Je frissonne. La masse ténébreuse des arbres nus, méchamment éclairés par la lumière du cinéma d’en face ne réchauffe guère ma solitude. Savoir Carmina si près encore moins.

4.

Bourvil passait son temps à compter et recompter. Il disait que dans sa branche, le calcul mental maintenait les neurones en forme et qu’en plus, ça évitait les quiproquos avec ses clients qui avaient tous arrêté l’école avant le CE1

- Mieux calculer qu’eux me garantit une longueur d’avance et, en cas de pépin, si y’a besoin, de leur bourrer la tête dans leurs erreurs.

Donc comme Bourvil chiffrait tout, il s’est vite rendu compte qu’il lui manquait deux calibres.

Donc il n’a pas hésité longtemps sur l’origine du déficit.

- Putain Juju, je t’accueille, je te loge et vous me remerciez en me volant !

Une Grande dérouille s’en est suivie. J’ai esquissé un pas de secours vers mon pote.

- T’en mêle pas !

Bon… j’ai regardé. Le démolissage a duré deux minutes et une dent. A la fin, Juju baignait dans un puant mélange de vomi et de sang. Bourvil s’est tourné vers moi.

- Toi, tu briques et tu panses. Moi, je reviens tantôt pour le remboursement.

Il est sortit en sifflant « Les crayons » et je suis resté avec un Juju boursouflé, piaillant sa mère.

- Cet enfant de putain ne nous lâchera pas. Carmina à côté, c’est une none.

Je l’ai écouté sans rien dire. On doit faire comme ça avec les convalescents. J’ai fait à bouffer, il a dormi, il s’est réveillé, j’ai changé ses gazes. Le soir, il a dit.

- J’ai une idée.

Son œil gauche brillait (l’autre, j’aurai pas pu dire).

- T’es sûr ?

- Ouais, sûr.

- Euh, t’as bien envisagé le problème parce qu’on… euh….t’es pas spécialement en état.

Juju a voulu se relever mais il branlait mou sur ses cannes, un magma caillouteux roulait dans sa bouche.

- Ferme là et *listen to me*.

J’étais pas emballé par l’idée d’écouter.

- Ben… vas-y, déballe.

Il a inspiré (fort).

- On va faire un casse.

Et merde.

5.

- On va faire un casse pour lui montrer qu’on en a au Corniaud !

- Mais, euh, on n’a jamais fait ça.

- Eh bien, on va apprendre.

- Et comment ?

Juju-cyclope m’a fixé.

- Tu veux peut-être t’inscrire chez Pigier  en « C.A.P Casse »?

C’était John Wayne éduquant le sheriff de Trouducville. J’ai baissé le nez, j’ai laissé faire : ça coûtait pas encore beaucoup de rêver et si un casse, c’est vachement dangereux, ça peut aussi rapporter gros sans avoir à se gratter beaucoup.

Le lendemain, Bourvil s’est pointé.

- On en est où ?

Tout fier, Juju lui a exposé nos modalités compensatoires.

- Et si ça foire ?

- T’as vu nos gueules ?

- Justement.

John Wayne a improvisé.

- Ben on ira se faire dorer à l’ombre un temps et quand on sortira, on aura toujours une dette envers toi. Les potes, ce sont les potes. L’amitié c’est sacré.

Bourvil buvait un café, l’air de rien.

- Ok, ça marche. Reste à trouver la tirelire.

Juju a souri.

-J’m’en charge.

L’autre a regardé le plafond.

6.

Via Mappy, Juju a donc cherché la perle rare, celle qui nous irait pilepoil, échafaudant des stratégies par Google Maps et évaluant les possibilités de replis sur Street View.

Bourvil est revenu deux jours plus tard, une brioche à la main.

- Alors ?

- J’ai trouvé.

Bourvil parlait la bouche pleine.

- Crache.

- On va se faire un *bouseland* où les mecs ils ne savent même pas que la vidéo existe. Un coin où ils sont obligés de garder leur fric près d’eux, par nécessité.

- Tu veux qu’on se fasse la banque d’un trou, c’est ça ?

Juju m’a fixé.

- Qui a parlé de *banque* ?

Suspens à la con.

- Ben tu veux qu’on fasse quoi alors ?

- La Civette.

- La Civette ?

- Oui, la Civette, l’unique commerce boulangerie-bar-tabac-presse de Massey sur Tille.

-…

7.

- Putain, c’est simple : dans ce bled, y’a ni caméras, ni flics, ni rien. C’est cool de chez cool, donc open bar !

Bourvil, entre deux bouchées.

- Sauf La Civette.

- Yes ! C’est le cœur, le poumon du trou.

- Du *rien*.

Juju s’est vexé.

- T’es con ou quoi ?! A la Civette, ça encaisse ! Tous les jours entre le loto, les grattages et l’apéro, ça rentre, ça amasse parce que, vois-tu, la première banque elle est à vingt bornes et là-bas, vingt bornes c’est Tobrouk ! Et comme Tobrouk c’est loin, on stocke le pèze !

Bourvil a arrêté de bouffer. Il comptait déjà.

- Ok, c’est pas super glamour mais ça se tient. On le fait et si ça se passe bien, on envisagera plus grand.

J’ai nargué.

- Ouais, on visera la superette du quartier.

Bourvil m’a fait les yeux du hibou pas content.

- Et pourquoi pas ? La patience, ça permet de rester en vie, libre et pas trop con. Bon Juju, tu nous montes le braquage fissa. On attaque dans trois jours.

Tu parles d’un braquage ! Un tabac-loto-dépôt de pain ! C’est plus un western, c’est John Wayne chez les Inuits.

8.

Trois jours plus tard. Vers midi trente notre Twingo rouge s’est garée le long du trottoir près de la Civette, juste derrière un 4x4 noir US. Y’a pas à dire, l’industrie française tient intrinsèquement plus de Poulidor que de Donald Trump.

Durant le trajet, Juju a répété l’attaque, Bourvil s’est sifflé un chapelet de madeleines et « Les roses blanches » et moi j’ai usé la méthode Coué avec mon masque des *Trois petits cochons* (y’avait plus que ces trois là au rayon « Déguisements » du supermarché) au cas où, pour la chance...

Bourvil a éteint le moteur. Juju s’est raclé la gorge comme dans les films en vérifiant une énième fois le chargeur de son arme. Il a secoué ses yeux partout autour pour s’assurer du clean de la situation.

- Mettez vos masques. Bourvil, ne bouge pas, on revient !

Et nous y sommes allés. Juju avait le canon en goguette.

La Civette. Dedans, y’avait que la proprio en tongs.

- Les mains en l’air, c’est un holdup !

Je crois que je n’avais pas entendu *live* une phrase comme celle là depuis mes neuf ans… La vieille ne s’est pas fait prier. Elle a illico levé ses bras devant l’impressionnante *porcinitude* de nos flingues.

- C’est pour la caisse ?

- Non, on est venus boire un Pernod avant le journal de treize heures ! Bien sur qu’on veut la caisse conasse et vite, sinon je te troue les nibards. Vu ?!

La commerçante n’a rien dit mais sans quitter nos calibres des yeux, elle s’est dirigée vers l’arrière du comptoir couvert d’un tas de merdes plus ou moins sucrées.

- Attention ! Pas de conneries !

Juju l’a suivi. Moi, je zieutais la rue : la Twingo était là et je commençais à me dire que Juju avait bien drivé le truc, que Bourvil serait content et que notre dette allait vite voir son taux d’intérêt débander.

La madame a ouvert son tiroir.

- Prends un sac et mets-y le fric. Les pièces aussi.

Elle tenta la pitié.

- Deux mille euros ! C’est trois jours de boulot que vous me volez, c’est dur et...

- Ta gueule, beugla Juju, estime toi plutôt heureuse que je ne te fasse pas ton affaire en plus ! Allez, grouille... ! Voilà c’est bien. Maintenant on va se casser je vais donc t’attacher pour pas que t’ailles hurler au loup dans la rue.

Drôle mais je ne saurais jamais si Juju l’avait fait exprès. Il a sanglé la vieille à un radiateur en lui collant un mouchoir dans le claque-merde. Après, on s’est barré. J’étais fier, c’était cool. J’en aurais bien redemandé.

Dehors, des gouttes tombaient. On a fait signe à Bourvil.

- Démarre !

Bourvil dans la caisse.

- Démarre, bordel !

Bourvil ne bougeait pas. C’est en m’approchant que j’ai vu le fil d’une lame briller sous son cou. Derrière, un Sarkozy se marrait. Un autre truc pas sympa est alors venu se fourrer dans mon gras. Je me suis retourné et j’ai reconnu Chirac et Balladur qui nous tenaient en respect. On se faisait brûler par trois cadors de droite en latex.

Le chef, c’était Balladur.

- Disney, c’est bien mais c’est loin du principe de réalité. En tout cas, c’est marrant cette même idée et au même moment qu’on a eu. De fait, on vous dit merci pour l’initiative. C’est ce qui fait que le marché fonctionne bien et si possible, en circuit socialement fermé avec des dominants et des… gorets. Allez ! On pose les armes et on remet son pécule au patronat.

Là, Bourvil a enclenché la rébellion flinguo-marxiste : un coup de coude bien senti dans la gueule de Sarkozy a excité le boxon. Juju en a profité pour régler son flingue sur Chirac mais le Président à riposté. A partir de là, c’est parti en sucette façon Fort Chabrol et tout le monde s’est mis à canarder. A la fin, y’a pas eu d’autre survivant que moi.

Alors j’ai récupéré le fric, j’ai viré les corps mêlés de Bourvil et Sarkozy de la Twingo et j’ai démarré, cœur battant mais sans espoir de retour. Je me suis barré sous la pluie en confiant mes copains morts et la droite décomplexée à un bout de trottoir humide et vermillon.

9.

Ma main rougie tient le papier où y’a écrit son adresse Je croise des visages et je me dis que finalement, la nuit c’est bien parce que ça évite les questions. Je fais comme prévu : je viens la retrouver. En même temps, je coince un peu de la revoir seul, sans Juju. Je marche, j’ai le cœur à cent dix et de la honte plein la tête... J’ai fait le seul truc censé qui soit et je suis sûr que Juju aurait fait pareil à ma place parce que y’avait rien d’autre à faire Et puis, quand j’y repense, c’était pas de bol : le même jour, le même endroit, la même idée. Au cinoche, tu trouverais ça foireux, dans la vraie vie, ça l’est.

1O.

Rue des Docks. La chaussée se rétrécit à mesure que la bordure d’arbres disparait. Je titube, j’ai froid, Juju me manque. Je scrute les numéros sur les murs. Le 46. Je suis arrivé, je frémis. Sa maison est simple, petite avec des volets bleus. Coup d’œil sur la sonnette. Y’a son nom. Mon doigt tremble, hésite. Je sonne. J’insiste. Une lumière gicle sous la porte et puis Sa voix, comme tirée du sommeil, mais Sa voix que je reconnaitrais entre mille.

- Ouais ? Juju ?

- Non, enfin oui… si on veut.

Silence. Un temps. Carmina a senti le blême.

- Bouge pas, j’arrive.

Sur le trottoir d’en face je m’appuie sur un vélo de location menotté à sa borne. Quand la porte s’ouvre, Carmina est là devant moi.

11.

C’est elle mais c’est pas elle. Seuls ses yeux et sa façon de parler me sont familiers pour le reste…

Ni bonsoir, ni accueil.

- Il est où Juju ?

- Mort.

Silence.

- Putain.

Je ne peux m’en empêcher

- Carmina, t’as changé.

- Ta gueule.

Pas tant que ça finalement.

- Qu’est-ce qui s’est passé ?

- Un braquage foiré.

- Et toi, tu rappliques chez moi ?

- C’était prévu comme ça au départ.

- Au départ oui, mais à deux et sans embrouilles.

Finalement, elle a changé

- Bordel, Carmina, je…

- Ta gueule !

Ca, c’est toujours pareil.

- Viens faire un tour sur les quais, tu m’expliqueras tout ça.

Je la suis. On chuinte la rue de la Martinique en passant au milieu de travaux.

- Dis donc, ça construit ici.

- Ouais, à Lyon, ils aiment transformer. Le quartier quitte le popu pour le bobo. Raconte.

J’expose depuis elle : l’envie de la revoir, Compiègne, Bourvil, les flingues, le bar-tabac, la droite et le sang. Carmina encaisse puis dit.

- On tourne là, par le chantier de la rue du Four à Chaux.

Là, elle soulève une grille et on se retrouve entre des tôles et des grues. Je me tords la cheville.

- J’ai faim.

- Tu mangeras après. Fini.

Je raconte encore. Au loin, je perçois une trouée entre les constructions. On arrive bientôt. Je tourne la tête, elle s’est arrêtée, elle me fixe sans sourire. Elle a un flingue.

- Telle que tu me vois avec les fringues et les tifs, j’ai changé de vie. Je m’fais un mec qui gagne plein de pognon et ça serait dommage que tu pourrisses mon futur radieux avec ton histoire. Je vais me marier et t’es pas invité sauf pour la dot que je prends volontiers. File le sac et saute.

- Hein ?!

- Saute.

Je donne le fric et je vois le trou à mes pieds, insondable.

- Saute où je t’en mets une.

- Tu n’oseras pas.

- Ah bon ?

Elle tire. Ca fait plop ! à cause du silencieux. Je ne crie même pas, j’ai déjà la gueule dans la terre.

- Je te recouvre pour t’éviter de gueuler.

Je ris parce que ça me rappelle Juju et sa vieille. Très vite l’humus meuble mes bras, mes yeux, ma bouche. Je crève vivant entre la Saône et la maison de Carmina, la mer me manque. Elle dit.

- Avec toi, j’enterre ma vie d’avant.